

LES COUPES DECOLLES DE VIVIAN OSTROVSKY

Par [Jérémy Piette](#) — 5 avril 2019 à 18:16

Un coffret rassemble les films-mosaïques de la cinéaste expérimentale. Perles d'instantanés sous influence dadaïste.



«Ice /Sea» de Vivian Ostrovsky. Photo RE:VOIR

Elle collecte les abdos-fessiers des estivants en bord de mer, les vieilles dames qui tricotent, les parades militaires - rembobine, avance et accélère - dans les stations balnéaires bondées, les pays qu'elle survole autant que les années qu'elle mélange entre archives capturées et instants T. Elle saisit les existences, les met en regard, parfois en *split screen*, assemble les chutes de pellicules et celles, plus monumentales, d'empires. La cinéaste expérimentale Vivian Ostrovsky, née en 1945 à New York, ne fait pas tout à fait des journaux filmés à la manière de Jonas Mekas et ses incantations ensorcelantes. Pourtant, on peut lui donner cette influence mêlée à un soupçon d'esprit dada, une bonne dose de farfelu, de caractère brutal et définitivement comique.

On parle ici plutôt de courts films-mosaïques réalisés dès les années 80, où elle franchit les frontières (géographiques et filmiques) aisément, de Paris à New York, en passant par

Amsterdam, Jérusalem et Rio, accumulant les itinéraires et les nuits absorbées par la fenêtre d'une voiture (*Movie (V.O.)*, en 1982), appose sur des gogo-dancers en train de se dandiner la voix de Julie Andrews (*These Are a Few of My Favorite Things*), enfin déclenche le rire.

Rien que le fonctionnement même de la caméra Super 8 (appuyer sur la gâchette pour filmer, puis relâcher) forme les premiers gestes décisifs de montage instantané et lui permet d'élire des instants, des mœurs, comme détourés puis accentués. Comme dans *Eat* (1988), en référence à Andy Warhol, où les mastications, grandes bouchées d'humains et d'animaux envahissent l'écran, accompagnées de symphonies et de mélodies jazzy, de rugissements tordus, et d'autres sons plus incongrus qui, encore une fois, pousse à l'hilarité ou, selon la nature de chacun, à la tachycardie.

Vivian Ostrovsky s'attarde sur les passants pressés, les étirements répétés jusqu'au ridicule, les rassemblements armés avant la chute de l'Union soviétique (le coréalisé *Work and Progress*, filmé en 1990, assemblé en 1999) : «*Si tu veux rameuter les foules, tu dois te procurer la glorieuse Technicolor*», chantent Janis Paige et Fred Astaire. Polyphonique, la cinéaste se fait chef d'orchestre des images, les siennes, celles des autres (*found footages*), joue également des mouvements multiples de montages, découpages, et extraits sonores (émissions, films, chansons) qu'elle génère ou récupère comme dans son incroyable *Ice / Sea* (2005), film-collage à base de plages et de banquises, Salvador de Bahia, Bretagne, Patagonie. S'en échappent quelques scènes du *Bal des sirènes* (avec la fabuleuse Esther Williams) mêlées à d'autres séquences venues de *Sous le ciel bleu de Hawaï* avec Elvis Presley.

Ses courts sont comme des livres d'images dépliés à toute vitesse, ivres de sens et de sensations, de récits et de passions, ce qui est «*probablement dû à ma propre histoire personnelle*», précise celle qui est née d'une mère russe et d'un père tchèque, passant son enfance à Rio de Janeiro, ses études supérieures (de cinéma, de psychologie) à Paris. De quoi tracer des récits comme l'on décide de randonnées abstraites, faites de cueillettes de souvenirs, gris-gris et biens personnels réunis en un bouquet qui célèbre la vie.

[Jérémy Piette](#)

Plunge de Vivian Ostrovsky (Re : Voir), 22,90 €.

